

Cornacs des Dieux

André Fortino

Revue interdisciplinaire sur l'Asie du Sud

Volume 3, numéro 1-2, 2025-2026.

Écrire le terrain en Asie du Sud. Vers un tournant alternatif ?

URL : <https://edition.uqam.ca/rias/article/view/3703/version/3970>

Résumé de l'article

Ce texte raconte une série d'immersions dans le rituel du *Theyyam*, au nord du Kerala, où des divinités sont incarnées par des performeurs issus de communautés subalternes. Les regards du voyageur, de l'artiste et du chercheur s'y entrecroisent pour tenter de comprendre la figure du komaram. Spécialiste de la possession, ou « cornac des dieux » comme il se définit lui-même dans certains entretiens que j'ai menés, il est à la fois prêtre, ritueliste, oracle et médium. Entre expériences personnelles et recherche scientifique, ce texte propose une traversée où se mêlent histoires intimes, pratiques artistiques et réflexions ethnographiques.

Mots clés : *Theyyam, Komaram, possession, performance, vidéo, art.*

Éditeur(s)

Revue interdisciplinaire sur l'Asie du Sud

ISSN 2817-7770

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortino, A. (2026). « Cornacs des Dieux ». *Revue interdisciplinaire sur l'Asie du Sud*, 3(1-2), 11-35.

Cornacs des Dieux¹

André Fortino²

Résumé

Ce texte raconte une série d'immersions dans le rituel du *Theyyam*, au nord du Kerala, où des divinités sont incarnées par des performeurs issus de communautés subalternes. Les regards du voyageur, de l'artiste et du chercheur s'y entrecroisent pour tenter de comprendre la figure du *komaram*. Spécialiste de la possession, ou « cornac des dieux » comme il se définit lui-même dans certains entretiens que j'ai menés, il est à la fois prêtre, ritualiste, oracle et médium. Entre expériences personnelles et recherche scientifique, ce texte propose une traversée où se mêlent histoires intimes, pratiques artistiques et réflexions ethnographiques.

Mots clés : Theyyam, Komaram, possession, performance, vidéo, art.

Abstract

This text recounts a series of immersions in the Theyyam ritual, practiced in northern Kerala, where deities are embodied by performers from subaltern communities. The perspectives of the traveler, the artist, and the researcher intersect in an attempt to understand the figure of the komaram. A specialist of possession, or a "mahout of the gods," as he sometimes defines himself in interviews I conducted, the komaram is at once a priest, ritual specialist, oracle, and medium. Situated between personal experience and scholarly inquiry, this text offers a traversal in which intimate narratives, artistic practices, and ethnographic reflections intertwine.

Keywords : Teyyam, Komaram, Possession, Performance, Video, Art.

¹ © Cet article est sous l'égide de la licence [CC BY-NC-ND](https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/).

² Né à Marseille en 1977, André Fortino est artiste. Au cours de ses deux premières années de doctorat à l'Université du Québec à Montréal, il a mené un travail de recherche intitulé : *Engager le souffle. Du Theyyam au Black Bloc, la performance en feu*. Sa pratique artistique traverse de nombreux médiums, plus particulièrement la réalisation de vidéos et de films, la performance dans différentes configurations, la peinture et l'installation. Il a bénéficié d'une visibilité importante en France grâce, entre autres, à l'exposition *Rendez-vous 2012* à l'IAC pendant la Biennale de Lyon et à l'international avec l'exposition solo *Hôtel Formes Sauvages* à la Fonderie Darling à Montréal en 2015. En octobre 2019, il a réalisé une exposition personnelle intitulée *Nuit Flamme* au FRAC SUD et une performance, *Pleine Lune*, pour le festival ACTORAL à Marseille. Plus récemment, il a écrit, et interprété la performance *Les enfants ont les dents diagonales* à l'occasion du salon international d'art contemporain Art-o-rama 2023 ainsi que pour les Journées Journiac 2024 à la Galerie Michel Journiac

INTRODUCTION PRÉCAUTIONS

Bien qu'il soit publié dans cette revue, ce texte ne respectera pas les codes de l'écriture académique. Vous n'y trouverez pas de cadre théorique ni de présentation de méthodologie, et encore moins une réflexion épistémologique. Dans les lignes qui suivent, je partagerai ma relation au rituel du Theyyam. D'abord comme spectateur saisi par une expérience qui m'a excédé, puis comme artiste essayant de percer quelques mystères à l'aide de sa caméra, enfin comme chercheur tentant de porter un regard sur un aspect particulier de ce rituel. Mes seuls engagements, si tant est qu'ils puissent donner du crédit à ce texte, sont ceux de la sincérité et d'une véritable passion pour le Theyyam. Mais cette sincérité même peut être remise en question, car ma passion pour ce rituel pourrait venir du fait qu'un de ces dieux puissants du Theyyam, dont j'ai un jour croisé le regard, exerce une influence sur moi, au point de me posséder.

Photographie 1 – *Kuttichathan*. © crédit photo : Photo Manish Lakhani, 2016.



WAVES BEACH RESORT 2016

En 2016, j'ai entrepris un voyage de plusieurs mois en Inde qui devait me mener sur sa partie orientale à Pondichéry, après avoir descendu la côte ouest depuis Mumbai.

Une des étapes de ce périple se situe dans le nord du Kerala, près de Kannur, à Adikadalayi plus précisément. Je pose mon sac à dos dans une maison d'hôtes au bord de la mer, sous les palmiers, un endroit doux et reposant. Quelques lignes d'un guide de voyage laissent entendre qu'il y a un rituel auquel on peut assister. À Kochi, quelques jours auparavant, j'ai assisté à un spectacle de Kathakali, et j'ai été impressionné par les interprètes, leurs expressions faciales, leurs regards, leurs techniques oculaires. Mais je suis sorti de cette représentation un peu mal à l'aise, presque triste, avec le sentiment que quelque chose s'était éteint ou fossilisé, que l'on assistait aux vestiges d'un rituel, à une pratique formatée et calibrée pour être une manifestation culturelle respectable.

Dès mon arrivée à Adikadalayi, je décide de partir pour le rituel dont parle ce guide de voyage, le Theyyam. Après quelques minutes d'une route sinuueuse, le « rickshaw » nous dépose près d'une sorte de temple ouvert aux quatre vents et recouvert d'une toiture en tôle. Nous prenons place sur des chaises en plastique, et l'espace en terre s'anime progressivement. Quelques percussionnistes commencent à jouer avant l'apparition d'un danseur. Je me souviens des rotations du danseur, de sa puissance, de ses chaînes de chevilles qui tintent, des flammes. Mais tout me semble factice, trop rapide et surjoué.

C'en est fini du Theyyam pour moi. Je conclus que c'est un spectacle pour touristes égarés, on y voit de vieux messieurs qui manipulent des lampes à huile, des danseurs au corps énorme et des percussionnistes qui meurent d'ennui.

Toutefois, avant de quitter Kannur, je me laisse convaincre d'assister au rituel une dernière fois. Arrivé sur place, je m'ennuie et suis très impatient de quitter les lieux. Mais je dois attendre les autres personnes avec qui je suis venu. Je m'assois et attends désespérément qu'on me sorte de là. J'ai vu des costumes spectaculaires, et une ou deux danses un peu surprenantes, mais j'ai le sentiment d'avoir fait le tour de ce que le Theyyam peut offrir.

À un moment, j'entends des percussions plus intenses. Ce rythme m'attire, je me rends alors quelques mètres plus loin et vois un attroupement de personnes. Je m'approche pour essayer d'apercevoir ce que les gens regardent et je me retrouve pris à l'intérieur d'un groupe. Je vois le dos d'un performeur et surtout son costume qui ressemble à celui d'un paon, il tient des torches enflammées, mais je ne distingue pas grand-chose de ce qui se joue. Il produit d'étranges mouvements d'ondulation latérale au rythme des percussions. Ces ondulations ressemblent à une prise d'élan qu'il interrompt sans cesse. Il tourne sur lui-même en se figeant à chaque quart de tour.

Brusquement, il effectue une rotation et se retrouve face à moi, je croise son regard. Instantanément, j'ai une vision du futur. Je reste figé, le temps se suspend. Je ne sais pas combien de secondes s'écoulent, mais je ne peux plus bouger. Je suis hypnotisé par les yeux métalliques de son masque. Présent, passé et futur se confondent. Il est le futur, passé et présent. Ces yeux ne sortent pas d'un rituel archaïque d'un village du Kerala, ils sont le futur. Ils ne sont pas artisanaux, ils sont ultra-technologiques. Je me reflète dans ses yeux et j'ai le sentiment d'avoir traversé le temps. Je suis dans ses yeux, mais j'y ai déjà été et j'y serais encore. J'entends à nouveau les percussions, je réussis à m'extraire du groupe de personnes agglutinées autour de moi.

Que s'est-il passé ?

J'ai croisé le regard du dieu Kuttichathan.

Quelques jours après, mon cousin décède brutalement. Un accident de scooter à Marseille. Je suis anéanti. J'interromps mon voyage, rentre en France et enfouis cet échange de regards dans un coin de ma tête.

Faisons ici une pause dans le récit

Pour celles et ceux qui voudraient se plonger plus profondément dans le Theyyam, il existe surtout une littérature anglophone à ce sujet. Une piste pour la trouver est de se référer à la bibliographie de Vincent Brillant-Giroux (2019). Cet auteur a notamment produit, en français, un mémoire intitulé *Aspirations de la relève et nécessité de convaincre dans le culte du Teyyam* (2014), et une superbe thèse, *Les dialogues de la possession : ritualité et divinisation des ancêtres chez les Mavilans et les Malavettuvans* (2019). Au cours de ce texte, nous serons parfois guidés par des extraits de ses travaux afin de découvrir le Theyyam (ou Teyyam, une autre façon d'orthographier ce mot).

Le Teyyam est un rituel de possession de l'hindouisme populaire pratiqué dans la région du Malabar, au nord du Kerala, que l'on pratique encore de nos jours dans une forme dont on dit qu'elle serait préservée depuis l'époque médiévale (Freeman, 2003) où elle s'est constituée en réponse à contexte social marqué par le système des castes. Une des caractéristiques que l'on y retrouve, c'est une inversion de type hiérarchique par laquelle ce sont des performeurs appartenant à des communautés associées à des castes intouchables ou tribales qui incarnent les dieux et déesses devant une assemblée villageoise composée de toutes castes. (Brillant-Giroux, 2019 : 111)

Un rituel consiste en une série de procédures composées d'offrandes, de séquences rituelles, de chants et de danses, destinées à transférer l'énergie d'une divinité depuis le lieu où elle est entreposée vers le corps d'un ou de plusieurs performeurs. Cette énergie est appelée sakti et réfère à la fois à la présence, au pouvoir et à la puissance d'un dieu ou d'une déesse du Teyyam. Elle a la capacité de se diffuser dans l'espace rituel, d'affecter des ritualistes, et même des gens de l'assistance, qui pourront aller jusqu'à entrer dans des états que l'on pourrait qualifier à l'observation de « transe ». Toutefois, c'est le performeur principal, le teyyakkar, qui recevra cette énergie en plus grande concentration, lui permettant de recevoir la conscience de la divinité (caitanyam), d'en être possédé et de faire entendre sa parole. Tout d'abord, pour invoquer la divinité, on

entonnera un chant (tottam) racontant son mythe, puis progressivement le performeur recevra l'énergie de la divinité, en regardant son image dans un petit miroir, puis au contact de ses armes. Il entrera alors dans un état de possession « contrôlée » et dansera suivant une chorégraphie précise, accompagné par des tambours aux rythmes frénétiques. Ensuite, selon le dieu, dans un bon nombre de cas, il devra exécuter des exploits physiques en réalisant des épreuves de résistance au feu ou en dansant pendant de longues périodes, parfois des nuits entières, en portant des costumes extrêmement lourds et encombrants. Les rituels comporteront aussi des parties ouvertes à l'improvisation où le teyyakkaran pourra faire entendre la parole de la divinité, dialoguer et interagir avec les fidèles. Le rituel d'un dieu se termine par l'étape de la consultation où les adeptes feront la queue pour s'adresser directement au dieu incarné par le teyyakkaran et ainsi solliciter son aide pour la résolution de leurs problèmes. (Brillant-Giroux, 2021 : 8)

OCEAN GREEN HOMESTAY_2018

Deux ans après mon premier voyage dans le Kerala, le Theyyam refait surface dans ma vie. Je ressens la nécessité de retrouver Kuttichathan. L'envie est irrépressible. Je peux difficilement expliquer cette obsession, mais je mets une grande partie de mon temps et de mon énergie à trouver le moyen de financer ce nouveau déplacement. Je propose un projet d'exposition au Fonds Régional d'Art Contemporain à Marseille, dont une partie consiste à penser une œuvre en lien avec Kuttichathan. Après quelques déceptions et tempêtes émotionnelles, ma ténacité paye, le centre d'art accepte de me soutenir dans ce projet.

Je décolle pour Kannur en novembre 2018 avec la ferme intention d'apprendre du dieu Kuttichathan. Je veux voir à travers ses yeux, je veux apprendre à devenir lui. Même si j'ai conscience que c'est quasiment impossible, une force à laquelle je ne peux résister m'attire.

Je m'installe dans une maison d'hôtes à Adikadalayi, et retrouve Jithin. Même s'il ne se souvient pas de moi, nous nous sommes déjà rencontrés. C'est lui qui m'a conduit dans le Theyyam lors de mon premier voyage. Il est chauffeur de « rickshaw » et, depuis peu, il s'est spécialisé dans ce rituel, il connaît les dates et sait se rendre dans tous les Theyyams de la région.

Je plonge dans ces nuits kérалaises à l'atmosphère brûlante à la recherche du dieu Kuttichathan. Il m'arrive de passer des nuits entières dans le rituel, ou d'y être déposé à 3 h du matin quand la tension est maximale et la dévotion à son paroxysme, quand les humains en transe sont devenus des dieux évoluant dans les flammes jusqu'au lever du soleil. Malgré mon assiduité, je ne parviens pas à rencontrer un des performeurs de Kuttichathan. Avec l'aide d'un interprète, je partage mon expérience avec d'autres ritualistes du Theyyam. Ils me disent que je suis possédé par Kuttichathan, que c'est un dieu très puissant. Cela s'est passé au moment où j'ai croisé son regard.

Différents mythes circulent sur l'origine de Kuttichathan. Certains mythes lui donnent une origine divine, ou brahmanique, d'autres font de lui un dieu issu d'une mère de caste inférieure. Toutefois, la plupart des mythes s'accordent sur le fait que Kuttichathan était un enfant turbulent qui ne respectait pas ses injonctions éducatives et qui a été sévèrement réprimé, son corps découpé en de nombreux morceaux. Son histoire cristallise des tensions à l'œuvre dans les différentes communautés et castes impliqués dans le Theyyam. Navya V. note dans son texte *The Legends of Resistance: Kuttichathan Theyyam, 2020* :

The fact that Kuttichathan is also said to be born as the child of a lower caste servant is always denied in the popularisation of his myth. And has always been oppressed the traits of a lower caste child and him favouring the lower caste community. When Kuttichathan went out of the control of the higher orthodoxy, and started causing destruction due to the injustice that they did to him, they started appeasing and worshipping him as a God, hence never problematizing his subaltern characters. His

identity is being highly manipulated and appropriated using myth fabricated by the upper caste. Hence myth becomes a tool to hide the subalternity and caste conflict of the Theyyam form; a kind of appropriation that happens with respect of socio, cultural and political interest. The legends of resistance and evasion is always side-lined in the myth and Kuttichathan is propitiated as the 'God of magical powers', by the higher caste, hence ignoring his high associations with the lower caste. (Navya, V., 2020 : 10)

Il y a des centaines de dieux dans le Theyyam et j’aimerais voir un hasard dans mon intérêt pour Kuttichathan en particulier, mais je ne peux m’empêcher d’établir des liens avec mon propre parcours. Même si j’admet bien volontiers que je n’ai pas été découpé en 390 morceaux répartis dans 21 fours, j’entretiens un lien précoce avec une certaine forme d’injustice.

Au fil de ces cinq semaines sur le terrain, je trouve progressivement ma place dans le Theyyam. On m’identifie et on m’accueille volontiers avec ma caméra. Souvent, je suis invité à me positionner au plus près de l’action pour filmer. J’assiste à des pratiques spectaculaires, tant sur le plan esthétique (costumes, armes, maquillages des dieux) que sur le plan physique (dances, chants, épreuves de résistance au feu). Je suis ému par l’engagement des performeurs, par leur endurance et par les risques qu’ils prennent pour leur intégrité. Je me sens relié à ces personnes par rapport à ma propre pratique de la performance. Je peux percevoir les moments où l’état de conscience se modifie pour donner une acuité particulière au performeur.

Peu à peu, je comprends que je ne pourrai pas me rapprocher de Kuttichathan. Je renonce même à chercher ses apparitions. Au cours de ces cinq semaines, je suis impressionné par certains ritualistes, qui tiennent un rôle particulier : ceux-ci marchent parfois sur des braises et semblent transmettre le feu aux hommes qui incarnent les dieux. Ils sont appelés les Komarams.

La dernière nuit avant mon départ, j’apprends qu’il y aura une cérémonie avec Kuttichathan. Je décide de m’y rendre. En arrivant, je note la présence d’un jeune homme dans l’espace du rituel. Il est remarquable par sa prestance et ses yeux semblent regarder un monde que nous ne pouvons voir. Quand le dieu Kuttichathan fait son apparition, il y a toujours une tension dans l’air. Ses mouvements intenses produisent une puissance qui pousse le public à s’écartier rapidement.

Ce jour-là, j’ai l’intention de ne rien rater de ses gestes, mais mon attention est attirée ailleurs. Le jeune homme tient deux torches enflammées entre ses mains. Pendant de nombreuses minutes, il circule dans l’espace et ne semble pas affecté par les flammes qui lèchent son torse et son visage.

Toute l’attention du public se concentre sur le dieu Kuttichathan et je suis surpris d’être seul à pouvoir suivre le jeune homme dans sa déambulation autour des espaces sacrés du temple.

Ses bras sont croisés et collés à son buste, sa tête basculée en arrière. Les flammes touchent son torse et son menton. Il semble éprouver du plaisir. Pour lui, le

feu est une caresse. Parfois, il se penche en avant et remonte rapidement, comme pour reprendre sa respiration. Quand il nous tourne le dos, des flammes sortent de ses clavicules. Il a des ailes enflammées.

C'est un des moments les plus incroyables auxquels j'ai assisté dans ma vie. Je suis bouleversé, ému, et ressens de la gratitude.

J'ai réalisé une vidéo à partir de ces images. Cette vidéo est intitulée *Le don*. Le ralentissement extrême de la séquence révèle une forme d'extase mystique pouvant rappeler la sculpture du Bernin *L'extase de sainte Thérèse*. En ralentissant les images, le logiciel de montage dysfonctionne. Il n'arrive pas à proposer un ralenti cohérent. La nature de la flamme par son imprévisibilité n'est pas gérée correctement par le logiciel. Il opère une synthèse du visage et de la flamme matérialisant, par un accident numérique, cette forme d'union tant recherchée dans le monde spirituel.

Photographie 2 – *Détail de l'extase de sainte Thérèse*. Gian Lorenzo Bernini / Détail de la vidéo *Le don*. © crédit photo : André Fortino



La vidéo *Le don* est accessible via ce lien :
<https://vimeo.com/366419673>

THOTTADA BEACH GUESTHOUSE_2019

Un an après cette expérience, j'ai souhaité retrouver ce jeune homme dont le nom est Abinaav. J'ai eu l'occasion d'échanger avec lui dans le Kerala afin de le remercier. Un jour, je lui ai demandé s'il avait utilisé des techniques de souffle pour sa performance. Sa réponse a été : « *That time I can't feel anything irritated for breath. That fire looks like a presence of God and it's an emotion. So, don't need use any technique for taking breath.* »

Je suis extrêmement intrigué par cette réponse, notamment par le fait que le feu soit interprété comme une émotion. Dans son livre *Ces émotions qui nous fabriquent* (Points, 2022), Vinciane Despret rappelle que toutes les émotions ne sont pas universelles et que, selon nos cultures, nous ne pouvons pas conceptualiser certaines émotions. Parvenir à ne pas être affecté par le feu pourrait-il être une forme d'état émotionnel ?

Abinaav paraît évoluer dans un espace où les lois de la physique ne sont plus les mêmes. Alors que tout individu normalement constitué devrait se brûler et bien que le danger soit aussi présent pour lui, il n'est pas affecté par les éléments. Son corps devient la matière même de ce avec quoi il est en contact. Corps Feu. Son corps absorbe la matière, fusionne avec elle et ainsi recompose son identité. Homme Feu. Mutant le temps d'une performance. Il existe dans une dimension où il n'y pas plus ni corps, ni homme, seulement du feu. Et c'est dans cette dimension que le spectateur ne peut percevoir que se trouve le performeur évoluant jusqu'à la dissolution.

Au cœur de la nuit flamme je contemple la lumière
Poussière d'éternité j'abandonne la matière
Fusion logique du pixel et de la peau
Union magique, corps mortel, flambeaux
Les cœurs corps transpercent le temps
Diffusent à profusion de sons subtils, des dons de démons
Infusion d'art et de cendres
Mantra, rituel, air chaud
Langue au fond du palais et yeux révulsés
Ne nous séparons plus

Connaissant mon attrait pour Kuttichathan, Jithin me réserve une surprise. Un matin, il me conduit dans un Theyyam où évolue simultanément une dizaine de Kuttichathan. N'oublions pas que ce dieu a la capacité de se multiplier, puisqu'il a été découpé en plusieurs morceaux. Quand la partie dansée du Theyyam se termine, les fidèles peuvent dialoguer avec le dieu. Exceptionnellement, je décide de m'approcher pour entrer en contact avec un de ces Kuttichathan. Ce qu'il dit semble clair à son traducteur improvisé : je dois continuer mes voyages encore et toujours autour du monde à la recherche de dieu.

VARANASI_2019

Il ne croit pas si bien dire ! Avant d'arriver dans le Kerala, je suis resté trois semaines à Varanasi. Habituel à cette ville, cette fois j'ai passé absolument tout mon temps à Manikarnika Ghât. Une autre histoire m'aimante dans ce lieu, celle du feu éternel du Ghât de crémation, feu entretenu par les hommes de la caste des *doms*. Dans cette ville, les *doms*, considérés comme hors-caste ou *Dalit*, s'occupent exclusivement de la crémation des corps sur les bûchers.

Comme souvent à Varanasi, j'ai vécu quelques moments complexes, et mes projets de vidéos ne se sont pas déroulés comme prévu. J'ai quand même réalisé à cette occasion un film présenté ainsi : alors que la nuit vient de tomber à Varanasi, un homme se rend depuis le cœur de la ville jusqu'à Manikarnika Ghât, un espace de crémation à ciel ouvert au bord du Gange. Avec une caméra à la main, peu de visibilité et un sol chaotique, je n'ai qu'une solution. Être le pas. Cette longue déambulation labyrinthique en plan séquence nous mène vers un des lieux les plus sacrés de l'Inde. Mourir ici permet de sortir du cycle de réincarnations.

Si je choisis de présenter cette vidéo ici, bien qu'elle ne soit pas en rapport direct avec notre sujet, c'est qu'elle évoque aussi mes implications et un engagement physique fort avec un certain nombre de lieux en Inde.

La vidéo *Être le pas* est accessible en suivant ce lien :

<https://vimeo.com/908966151>

Mot de passe : sanjay19

Photographie 3 – Image de la vidéo *Être le pas*. © crédit photo : André Fortino



Avant de refermer la parenthèse de ces recherches à Varanasi, je partage ici un texte que j'ai écrit et qui fait le lien entre Manikarnika Ghât et le Kerala. J'ai lu ce texte à l'occasion de la performance *Éprouvé*, réalisée à Montréal en 2023 :

Je reviens sans cesse au bord de ce feu attiré par une force incontrôlable
Chaque jour je m'assois face à lui
Feu qui ne cesse, n'a cessé de brûler
Feu de mise à feu des corps
À l'approche de ce lieu j'éprouve d'étranges sensations
Fébrilité, ivresse, perte d'ancrage
Mais l'attraction est irrésistible. J'y retourne
L'espace vibre d'une puissance invisible
Pourquoi suis-je ici ?
Cette odeur de corps carbonisés ne me quitte plus, elle imprègne mes habits, colle à ma peau
Mon torse et mon visage sont trempés
Une douleur continue teintée de nervosité traverse l'espace
Elle est palpable, je peux quasiment la voir dans les particules chargées de l'atmosphère
Une rencontre imprévue et violente m'oblige à garder les yeux ouverts
Mon intégrité est en jeu. Je pleure des larmes chaudes et acides
Ma place semble déterminée. Mon rôle m'échappe
Je suis guidé par quelques personnes magnétiques
Elles me donnent de l'énergie autant qu'elles me consument
Éprouver
Éprouver encore
Éprouver plus loin, à l'intérieur
J'ai des brûlures sur le visage à force d'éprouver
Une journée d'un voyage éreintant me dépose dans une autre réalité
Je sors d'un cauchemar brûlant
Un soleil à la colorimétrie informatique se reflète dans la mer
Je suis à la recherche de quelqu'un qui connaît des secrets
Lui ne se brûle pas
Il est capable d'endurer les flammes sur son corps de longues minutes
Extase mystique
Je le retrouve, il va bientôt quitter ses flambeaux et ses dieux
Il va apprendre à tenir des armes
L'ordre du monde est bousculé,
Éprouvé de creux béants et de nos failles dans le vivant

À la suite de ce texte, lu dans l'espace d'exposition, j'ai pratiqué la posture de yoga *Simhasana*. Une façon de continuer à éprouver, en expérimentant et en partageant dans un espace de l'art, une pratique physique et du souffle issue de techniques liées au tantrisme.

Voici un court extrait vidéo de la performance :

<https://vimeo.com/1028563297>

Mot de passe : simhaok

Photographie 4 – Performance *Éprouvé*. © crédit photo : Hélène Doyon.



MONTRÉAL_2022

En 2022, je commence un doctorat en recherche-création à l’UQAM à Montréal. Mon projet de recherche est centré sur la question du souffle dans ma pratique artistique, du souffle dans l’art, le sport et le yoga. À ce moment-là, je suis convaincu que le Theyyam n’a pas sa place dans ce projet. Mais après l’avoir évoqué dans un cours de méthodologie, je réalise sa présence et son importance dans ma vie. J’ai la chance de rencontrer Mathieu Boisvert à l’UQAM, à qui je confie quelques-unes de mes expériences en Inde. Je me sens écouté et compris. Mathieu me propose que l’on commence une lecture dirigée ensemble. Il partage notamment le travail de Vincent Brillant-Giroux sur le Theyyam, une source de connaissances dont je n’imaginais pas l’existence, qui ouvre pour moi de nouveaux champs de compréhension. Son travail aborde les notions de possession, d’efficacité rituelle, de contestation et d’enjeux sociaux, à la fois dans et hors du cadre rituel. Ne nous privons pas ici de quelques passages de la thèse de Brillant-Giroux, sur le système de castes dans le Theyyam.

Plusieurs des mythes des dieux et déesses du Teyyam racontent l’histoire d’individus de basses castes, intouchables ou tribales, victimes du système des castes et morts de façon violente, qui ont par la suite été divinisés. Lors des rituels, ces dieux et déesses seront performés par des hommes spécialistes de la possession appartenant à ces castes défavorisées qui pourront faire entendre un discours critiquant les discriminations entre castes devant l’ensemble de la communauté rassemblée, composée de gens de toutes castes, y compris de brahmanes qui devront, eux aussi, se prosterner devant ces dieux. (Brillant-Giroux, 2019 : 10)

Le rituel permet donc à la fois de faire entendre une critique des divisions de castes et des injustices commises en leur nom, et aussi de mettre en scène ces mêmes divisions. (Brillant-Giroux, 2019 : 10)

D’une certaine manière, comme nous l’avons avancé, c’est comme si le Teyyam en était venu à incarner toute l’ambiguïté que représente la caste aujourd’hui. Ouvertement, toute discrimination en son nom sera dénoncée, et l’on essaie de faire disparaître, dans les institutions et les espaces publics, tout ce qui pourrait rappeler des distinctions pouvant générer des discriminations. On rend la caste invisible dans le paysage social, mais dans les faits elle est omniprésente, les gens connaissent les appartenances des uns et des autres, les partis politiques en tiennent compte, et une caste de bas statut peut donner accès à des quotas en éducation et dans les emplois au gouvernement, ce qui est très recherché, et peut même être vu comme un vecteur permettant d’atteindre la classe moyenne indienne. La caste peut donc aussi générer des possibilités de mobilité sociale et l’on se bat pour l’augmentation des opportunités qui y sont liées et non pas pour sa disparition en termes identitaires. Et c’est sans doute pourquoi on accepte qu’elle soit rappelée dans le rituel, parce qu’elle n’a jamais vraiment complètement disparu dans les autres sphères, et bien que les divisions en termes de richesses et d’inégalité aient toujours tendance à suivre ces divisions. (Brillant-Giroux, 2019 : 342)

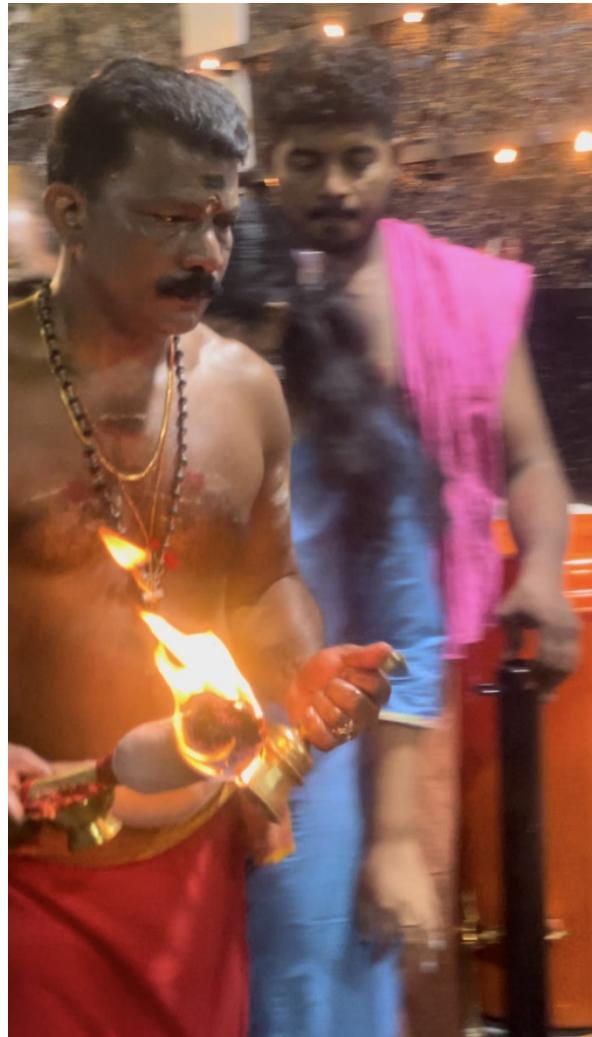
Toutefois, dans ces découvertes d’une littérature sur le Theyyam, je suis souvent à la recherche d’informations sur les Komarams, le rôle d’Abinaav dans le rituel. J’ai du mal à trouver des précisions sur ces ritualistes.

Je pensais qu'avoir travaillé sur la vidéo d'Abinaav m'avait permis de sortir de la fascination ou que les textes scientifiques auraient anéanti mes superstitions. Pourtant, je reste obsédé par le feu sur la peau, l'extase, la relation entre le Komaram et le dieu.

Il me semble que le rôle du Komaram consiste à apporter le feu aux dieux. Mais ne sont-ils là que pour transmettre une flamme ou sont-ils porteurs d'une puissance insoupçonnée ?

Je dois aller vérifier cela sur le terrain. J'obtiens une bourse de mobilité de l'UQAM et je suis reçu, dans le cadre d'un stage à la SNDT Women's University de Mumbai, par le professeur Vatsala Shoukla.

Photographie 5 – *Komaram*. © crédit photo : André Fortino.



PERCH BY THE SEA GUESTHOUSE _2024

Je suis à nouveau dans le district de Kannur. Cette fois, j'ai décidé de ne pas emporter ma caméra pour essayer de renouveler mon regard et tenter d'être dans d'autres formes d'observation.

Nous sommes le 11 janvier 2024. Première soirée de Theyyam depuis 2020. J'ai du mal à trouver ma place. Le temps passé à filmer est inscrit en moi. Ma position dans ce rituel était définie comme celle d'un spectateur actif, en mouvement. Je n'arrive pas à simplement observer. Je ressens le besoin de sortir mon téléphone pour prendre quelques photos et filmer, performer moi aussi en quelques sorte. Je dois fournir un effort pour concentrer mon attention sur le Komaram. Il a un tissu rouge autour du ventre et sur les cheveux. Torse nu. Marques blanches shivaïtes sur le corps mais différentes de celles que je connais, comme un quadrillage. Il porte une lampe à huile qu'il fait tournoyer, une cloche qu'il agite. Il fait des offrandes dans les annexes du temple. Des fleurs et des feuilles de palmier. Il semble être en osmose avec le dieu. Il jette du riz sur le dieu et les autres personnes autour font la même chose. Parfois, il prend le dieu par la main. Il l'attire et lui fait faire le tour des espaces sacrés en lui montrant une flamme.

Première nuit. Départ 3 h 15 : Pas de danse du Komaram, mais un sacrifice de poulet. Le dieu demande ce sacrifice avec insistance. Les hommes, avec l'aide du Komaram, ont réalisé une structure carrée avec des petits bâtons enflammés. Le sacrifice a été assez impressionnant tant le poulet s'est montré digne. Le Komaram lui a d'abord mis à la patte un de ces bâtons enflammés. Puis, il y a eu un jeu entre le dieu et le Komaram qui tient l'animal. Le poulet se redresse et hurle. Le Komaram lui arrache des plumes sur le cou et les jette dans le feu. Il y a une bassine remplie d'eau et de fleurs. La violence sur l'animal monte en intensité. Le Komaram présente la gorge du poulet au dieu qui la tranche. Le corps de l'animal et son cou sanglant sont alors mis au-dessus des bâtons enflammés et de la structure carrée. Le Komaram tourne autour, le sang gicle au-dessus. Une partie des viscères du poulet est mise au centre de la structure sur un trident enflammé. Puis, le Komaram s'agenouille près de la bassine, il y plonge le corps du poulet. Après un moment, il projette de l'eau sur la structure enflammée de façon de plus en plus énergique afin d'éteindre le feu.

Cette nuit-là, il y a aussi le très beau Kandarkanan Theyyam. Ce dieu porte de nombreux bâtons enflammés autour de lui et tourne sur lui-même à grande vitesse. Le rôle du Komaram, à ce moment-là, est surtout de guider le Dieu autour des différentes zones sacrées du temple. Il le guide avec la lampe à huile et la cloche.

Photographie 6 – *Kandarkanam Theyyam*. © crédit photo : @WithManish0, 2020.



13 janvier : Le Komaram marche en arrière en sortant du palliyara (un espace sacré qui contient l'énergie du dieu et ses objets). Il danse avec le dieu, s'amuse avec le feu. Il a une fleur derrière l'oreille et une sur la tête. Il échange du riz avec le dieu. Nom de la fleur : Chekkippoovu = « Jungle géranium ».

15 janvier : Le Komaram fait des offrandes dans les annexes du temple. Feuilles de palme, riz, samosas, fleurs, noix de coco. Parfois, il est seul. Les regards sont tournés ailleurs. Il fait des offrandes, une pooja à l'intérieur d'un palliyara, on voit des flammes, on entend une cloche en continu. Puis, il sort et referme derrière lui. Que se passe-t-il à l'intérieur ? Que transmet-il ? Est-ce qu'il a le pouvoir du dieu ?

Ses pas et celui du dieu sont synchronisés. Quand un avance un pied, l'autre recule le pied en face. Le Komaram fait de larges rotations avec la lampe à huile. Quel est le nom de la danse entre les deux ? Il jette de l'eau de coco autour de lui et sur le dieu. Il y a un récipient rempli d'huile bouillante et de petites boules marron. Il plonge ses mains à l'intérieur et distribue les petites boules autour de lui. Quand le rituel est fini, je lui demande de me montrer ses mains. Elles sont intactes.

17 janvier : Le dieu est dieu, mais il n'est pas une preuve de sa présence. Les actes magiques du Komaram sont la manifestation de la présence de dieu.

18 janvier : Le Komaram apporte la preuve du pouvoir du dieu. Si, avec le performeur incarnant le dieu, nous percevons toujours la présence de l'humain dans le dieu, avec le Komaram, c'est dans l'humain que nous voyons le dieu. Le Komaram et le dieu se regardent comme dans un miroir. Quand l'humain incarnant le dieu se regarde dans un miroir, il voit le dieu. Mais quand le dieu regarde le Komaram, il se contemple lui-même dans l'humain.

J'ai rassemblé quelques vidéos de Komarams, filmées avec mon téléphone au cours de cette période. On peut voir par exemple des danses effectuées par les Komarams, leur rapport au feu, des états de transe, etc.

J'en partage ici un certain nombre, sans plus de commentaires, pour permettre d'avoir des images précises des Komarams dans le contexte du rituel.

<https://vimeo.com/showcase/11451499>

Mot de passe : komkerala24

Photographie 7 – *Komaram* - © crédit photo : André Fortino.



À l'occasion de ce temps de recherche en 2024 dans le Kerala et après quelques nuits d'observation pour me reconnecter au rituel, je décide de mener des entretiens avec des Komarams. Comme nous sommes en pleine saison de Theyyam, les Komarams ne sont pas toujours disponibles, mais avec l'aide de Jithin, nous réussissons à organiser cinq entretiens. J'ai préparé une série de questions pour essayer de mieux cerner leurs pratiques et pour tenter de comprendre ce qui m'impressionne toujours autant chez eux. Voici les questions principales que je poserai au cours de ces entretiens :

1. Quel est le rôle du Komaram dans le Theyyam ? Peux-tu décrire les différentes étapes du rituel ?
2. Parle-moi de la place du feu dans ta pratique. Que ressens-tu quand la chaleur de la flamme touche ton corps ?
3. Est-ce que le souffle joue un rôle dans le rituel ? Utilises-tu des techniques de respiration ?
4. Que se passe-t-il quand le dieu attrape ton bras ? Quand tu tombes ?
5. À un moment du rituel, est-ce que le pouvoir du dieu est en toi ?
6. Comment es-tu devenu Komaram ? As-tu eu une initiation ?

Comme la plupart des Komarams ne parlent pas anglais, je dois trouver un traducteur. Sur place, j'ai quelques contacts qui pourraient jouer le rôle d'interprète de l'anglais vers le malayalam, mais j'ai peu confiance en moi et je m'accroche à l'idée qu'il est possible de trouver une personne qui parle français et malayalam. C'est très rare au Kerala, mais je rencontre un ancien professeur de français qui vit à Mahé et qui accepte de m'accompagner pour une journée marathon avec quatre entretiens à la suite. Malgré la richesse et l'intensité des rapports humains de cette journée, ce sera finalement une erreur. Les traductions au cours des entretiens ne me permettront pas de toujours comprendre précisément ce que me disent les Komarams, et le niveau de français du traducteur s'avérera plus faible que prévu.

MARSEILLE_2024

Récemment, j'ai retranscrit les enregistrements des entretiens. C'est assez frustrant d'entendre les Komarams parler plusieurs minutes en ayant parfois seulement une ou deux phrases traduites. Malgré tout, il y a certains éléments récurrents dans leurs discours, que je résumerai ici :

Trois Komarams sur les cinq interrogés utilisent une comparaison pour me parler de leur rôle dans le rituel. Ils me disent qu'ils sont comme le gardien d'un éléphant, le cornac. Tout comme ce gardien, ils gèrent et négocient avec une immense puissance. Ils ont la responsabilité de guider le dieu du Theyyam et de veiller à ce que tout se déroule bien au cours du rituel. Ils sont au service du dieu.

Pour ça, ils suivent des règles dans leur vie quotidienne, ils doivent avoir un style de vie très pieux. « Pas de désir, pas de colère, il faut traiter tout le monde avec respect et égalité. Tout le monde doit être heureux, les émotions doivent être contrôlées, pas de jalousie. »

C'est d'ailleurs grâce à l'observation de ces règles que les choses se déroulent sans incident au cours du rituel. Un des Komarams me dit : « Si le feu prend sur des tissus, c'est qu'il a fait des fautes. C'est la punition du dieu, c'est la faute du Komaram ». Ils observent aussi certaines restrictions, comme des jeûnes avant et pendant la période du Theyyam.

Parmi leurs responsabilités, il y a la récolte de dons que font les fidèles aux temples. Ils doivent aussi veiller à garder, au cours du rituel, un feu allumé dans une petite chambre qui s'appelle *palliyara*. La plupart d'entre eux ont été initiés par une personne de leur famille dès leur enfance. Un des Komarams l'a été plus tardivement par un guru, mais ses ancêtres sont Komarams. Il semblerait que les Komarams soient issus de la caste des Thiyyas (une importante caste au Kerala considérée comme basse caste).

Au cours du rituel, le Komaram effectue une pooja dédiée à la divinité autour d'espaces sacrés du temple, et parfois hors du temple dans la forêt. Il fait des offrandes matérielles (fleurs, bétel, noix d'arec, noix de coco, etc.), mais il offre aussi des mantras aux divinités qui se trouvent dans ces espaces sacrés, « pour flatter les dieux ». Un des dispositifs de la cérémonie consiste à effectuer une prière dans huit directions afin de se charger de la puissance du dieu.

Il y a une circularité de l'énergie divine. D'abord, le Komaram récupère cette énergie, qui se trouve dans les espaces sacrés, ensuite, il la donne au dieu du Theyyam, puis, à la fin de la cérémonie, le dieu la lui rend afin qu'il la remette dans les espaces sacrés. Un Komaram me dit : « c'est un échange d'énergie ».

Quand les fidèles jettent du riz sur le Komaram et le dieu, c'est que le dieu a accepté le pouvoir transmis par le Komaram.

Les Komarams ne sont pas le dieu, mais ils portent ce pouvoir au nom du dieu.

Pour Abinaav, que j'ai aussi interrogé, l'origine de dieu est dans le feu. Quand le feu le touche, il est très content, il sent quelque chose d'extraordinaire. Il le presse sur son cœur et il n'y a pas de peur pour lui : « il y a seulement la connaissance de dieu là-bas ».

Un autre Komaram me dit aussi que le feu est la forme la plus pure de l'énergie, que s'il touche le feu, il ressent comme une fleur. Parfois, le feu l'envahit, c'est une sorte de sentiment. « Avec le mantra, j'installe le feu au fond de mon âme, alors il n'y a plus rien là-bas. On ne peut pas comprendre, c'est un autre monde ». Un autre me dit que le feu est une épreuve de pureté ; après la pooja, il se sent comme une partie de la nature, il est similaire au dieu.

Après que le Komaram a transmis l'énergie au dieu, il se retrouve affaibli « comme une batterie déchargée ». Certains des Komarams s'écroulent : « Quand le dieu me touche, il y a une énergie qui vient que je ne peux pas supporter, je n'ai plus de connexion avec la terre, je suis perdu, je tombe » (voir, par exemple, la vidéo Komaram et Kuttichathan dans le lien précédent).

Photographie 10 – *Un Komaram face au dieu Gulikan*. © crédit photo : André Fortino.



CONCLUSION

En choisissant de porter mon attention sur les Komarams, et non sur les dieux qui attirent tous les regards tant ils sont spectaculaires, je tente d'effectuer un pas de côté pour faire entendre une voix singulière sur le Theyyam. À l'occasion de ces entretiens, j'ai rencontré des hommes qui se sont livrés volontiers, avec humilité et discréction, malgré l'importance de leur rôle dans ce rituel. Au fond, pourquoi le Komaram existe-t-il ? Les dieux du Theyyam ne pourraient-il pas prendre le pouvoir directement depuis les espaces sacrés ? On peut supposer que les hommes autant que les dieux ont besoin de ces médiateurs. Ils veillent sur les dieux, canalisent leur puissance. Et ils permettent aux hommes de rencontrer les dieux dans des conditions qui ne mettent personne en danger.

De quoi sont-ils traversés quand ils reçoivent une énergie divine ? Que ressentent-ils et que voient-ils vraiment au moment où ils ne craignent plus le feu ? J'ai le sentiment que ces questions ne peuvent que rester en suspens. « Moi seul peut comprendre », me disait Abinaav.

Je ressens une forme de proximité avec les Komarams. Malgré l'abysse culturel et religieux qui sépare nos pratiques, j'ai le sentiment d'avoir passé ma vie à déployer des pouvoirs, à manipuler et à transférer des énergies. D'abord avec le sport et toutes les barrières physiques et psychiques qu'il faut transgresser pour atteindre le haut-niveau, puis avec l'art et certaines performances, qui m'ont poussé dans des zones limites me faisant parfois atteindre des états de conscience modifiée, et pour finir avec le yoga, pratiqué avec dévotion, qui m'a dévoilé des espaces indicibles.

Sur le terrain, je me pose la question de ma légitimité de chercheur au sein de ce rituel tellement éloigné de ma culture, de ma légitimité aussi comme artiste dans un champ de l'anthropologie. J'essaie d'avancer avec sincérité et respect pour le Theyyam, et pour tous les performeurs et le public qui y participent. Je me pose aussi la question de mes croyances et de l'influence que cela peut avoir sur ma recherche. J'aime croire que les performeurs du Theyyam ne sont plus humains et qu'ils deviennent des dieux. J'aime croire que, si les Komarams ne sont pas affectés par la douleur, c'est qu'ils ont traversé certaines barrières et qu'ils évoluent dans un espace où le feu ne brûle pas, mais devient une émotion.

Au moment où j'écris ces lignes, la saison des Theyyams a débuté et, comme chaque année, je ne cesse d'y penser. Je sais que je dois poursuivre mes échanges avec les Komarams. Je ressens la nécessité de continuer à apprendre auprès d'eux. Il me semble essentiel de les rencontrer hors de la période des rituels, moment qui pourrait être plus propice et plus calme pour eux. Désormais, je dois tout faire pour trouver les ressources matérielles et le financement afin d'être dans le Kerala pour la saison des pluies. Je souhaite aussi pouvoir continuer à partager ces expériences entre recherche

et aventures personnelles, vidéos et écriture, entre art et science. D'ailleurs, j'espère que ce récit, qui repose sur une forme d'écriture alternative composée de strates d'expériences et de différentes modalités de restitution (récit d'expérience, poésie, film, performance, photo), permettra à sa façon une transmission de connaissances qui peut aussi être reconnue dans l'environnement universitaire et scientifique.

Enfin, je perçois que si le Theyyam me touche autant, c'est qu'il agit sur moi dans une dimension de soin. Dans son texte *Caste-based oppression, trauma and collective victimhood in Erstwhile South India : the Collective Therapeutic Potential of Theyyam* (2019), Shaima Ahammed postule que le Theyyam peut avoir une fonction réparatrice et psychothérapeutique, et qu'il peut aider les gens à faire face à des expériences traumatisantes et à les guérir.

Mon enfance est imprégnée d'une forme de violence familiale qui, malgré un long travail accompli, a laissé des marques indélébiles dans mon être. Alors, il m'apparaît comme une évidence que je viens trouver, dans le Theyyam et la figure du Komaram, une forme de réparation qui va bien au-delà de la culture, bien au-delà des images et des mots.

Bibliographie :

- Aubert, L. (2004). Les feux de la déesse : rituels villageois du Kerala (Inde du Sud). [Thèse : Université de Genève]. <https://archive-ouverte.unige.ch/unige>
- Ahammed, S. (2019). Caste-based oppression, trauma and collective victimhood in erstwhile south India: the collective therapeutic potential of Theyyam. *Psychology and Developing Societies*, 31(1), 88-105. <https://doi.org/10.1177/0971333618825051>
- Assayag, J. et Tarabout, G. (1999). *La Possession en Asie du Sud : parole, corps, territoire*. Éd. de l'EHESS.
- Brillant-Giroux, V. (2014). Aspirations de la relève et nécessité de convaincre dans le culte du Teyyam [Mémoire, Université de Montréal]. <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/12477>
- . (2019). Les dialogues de la possession : ritualité et divinisation des ancêtres chez les Mavilans et les Malavettuvans. [Thèse, Université de Montréal]. <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/23389>
- . (2021). « Perspectives sur l'authenticité et conditions d'efficacité rituelle : Nécessité de convaincre et enjeux de transmission dans le rituel du Teyyam ». *Studies in Religion/Sciences Religieuses*, 50(1), 103-140. <https://journals.sagepub.com/doi/10.1177/0008429820916152?cid=int.sj-abstract.citing-articles.6>
- Despret, V. (2022). *Ces émotions qui nous fabriquent*. Éditions du Seuil.
- Freeman, R. (2003). “The Teyyam Tradition of Kerala.” Dans F. Gavin (Ed.), *The Blackwell Companion to Hinduism* (pp. 307–326). Oxford: Blackwell Publishing.
- Iyengar, R. (2023). *Fire On The Ganges: Life Among the Dead in Banaras*. Harper Collins.
- Navya, V. (2020). « The Legends of Resistance: Kuttichathan Theyyam ». *Navajyoti, International Journal of Multi-Disciplinary Research*, 5(1).
- Padoux, A. (2010). *Comprendre le tantrisme. Les sources hindoues*. Paris : Albin Michel, coll. « Spiritualités vivantes », 354 p.
- Perigaud, L. (2008). « Teyyam, ouvre-toi ! » Analyse d'un rituel keralais (Inde du Sud). [Mémoire, Université de Neuchâtel].
- Raisun, M. et Digvijay, P. (2021). « Carnivalesque, Liminality and Social Drama: Characterising the Anti-Structural Potential of Theyyam ». *Rupkatha Journal on Interdisciplinary Studies in Humanities*, 13(3) 1-11. <https://rupkatha.com/v13n3.php>
- Rivière, M. (1982). *Lettres de Bénarès*. Éditions Albin Michel.
- Sharma, N. et Rickly, J. M. (2017). « Self-care for the researcher: dark tourism in Varanasi, India ». *Journal of Teaching in Travel & Tourism*, 18(1), 41-57. <https://doi.org/10.1080/15313220.2017.1403801>
- Schechner, R. (2008). *Performance : expérimentation et théorie du théâtre aux USA*. Éd. Théâtrales.

- Sreekanth, T. (2007). *Mooring mirror: A mooring mirror between Man and God.* Kerala Folklore Academy.
- Tarabout, G. (2005). Sans douleur. Épreuves rituelles, absence de souffrance, et acquisition de pouvoirs en Inde. *Systèmes de pensée en Afrique Noire*, (17), 143-169.